





# **LA TECTONIQUE DE L'ÊTRE**

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective (article L. 122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou des ayants droits ou ayants cause est illicite (article L. 122-4 du Code de la propriété intellectuelle). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Conformément au Code de la propriété intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Copyright @ Arnaud Lequertier 2019

Dépôt légal : Novembre 2019

ISBN : 979-10-359-1253-6





Du même auteur :

*Le bigorneau amoureux* (2017)

Arnaud Lequertier

# **La tectonique de l'être**

Roman





*À ma puce,  
Le plus merveilleux des séismes*



# LE SÉISME :

## Soixante secondes chrono

*(...) Et si chaque « décision » de notre vie, chaque étape de celle-ci nous emmenaient irrémédiablement d'un point A à un même point B ? Tout serait-il déjà écrit avant même notre naissance ? Ce genre de pensées ne me ressemblent pas d'ordinaire, mais depuis plusieurs semaines, je suis tout entière habitée par la conviction que mon tortueux parcours devait m'amener ici et maintenant... Pourtant, si quelqu'un m'avait dit quelques mois en arrière que je me retrouverais là, je l'aurais probablement accueilli d'un sourire incrédule et mécanique.*

*Quand je repense à comment tout a commencé... Soixante secondes, la durée d'une secousse qui allait très vite tout souffler sur son passage. C'est quoi soixante secondes à l'échelle d'une existence ? C'est ridicule, insignifiant, quelques poussières, et pourtant, ça peut parfois changer une vie.*

## 1.

— Tiens, n'oublie pas ton précieux guide ! Ce serait dommage, même si tu dois le connaître par cœur à force, ironisa Paul en tendant le livret à Anna, complètement absorbée par sa valise encore en chantier.

— Ah merci mon amour. Par contre, ne te sens pas obligé d'exagérer !

Paul ne grossissait pas le trait. Tous ses sens en éveil depuis sa lecture approfondie de son mini-guide touristique pour baroudeur urbain, Anna n'avait plus à la bouche que le nom de Marrakech, qu'elle conjugait à toutes les sauces depuis plusieurs semaines.

— Je n'exagère pas. Ça fait des jours que tu me rabats les oreilles avec ton envie de déambuler entre les échoppes de la « si tristement célèbre place Jemaa el-Fna », de te perdre dans le souk aux milles couleurs et senteurs, de...

— Ça va, j'ai compris Paul. Je ne dis plus rien... Même si j'aurais bien aimé que tu viennes m'y rejoindre, ça aurait pu être un chouette moment à partager...

— Tu sais bien que je ne peux pas prendre l'avion, conclut-il en quittant la chambre, le visage subitement fermé.

— Quand on veut, on peut..., marmonna Anna en rajoutant une petite robe d'été à sa valise. Tant pis pour lui !

Son trolley déposé dans l'entrée de leur appartement parisien, Anna s'approcha à pas de loup de Paul, plongé dans sa lecture du moment sur le canapé du salon et imbriqua sa tête dans le creux de son épaule.

— Mon amour, je suis désolée, je n'aurais pas dû remettre ça sur le tapis...

— N'en parlons plus. Profite bien de Marrakech !

Un conseil suivi au pied de la lettre par Anna comblée de ses premiers pas marocains. Trois jours aux frais de la princesse dans un majestueux riad, Anna se voyait mal faire la fine bouche, même si les moments de quartier libre étaient rares dans un programme minuté. Comme les années précédentes, la Direction n'avait pas lésiné sur les moyens et mis les petits plats dans les grands pour

ses salariés, prouvant s'il en était besoin que le secteur du luxe ne connaissait pas la crise.

Rien pourtant ne prédisposait Anna au strass et aux paillettes. La petite Anna avait grandi à la campagne au contact d'une toute autre flore, d'une toute autre faune. D'une mère avocate reconnue — et par conséquent, très demandée — et d'un père représentant de commerce sillonnant le territoire, « boucle d'or », comme la surnommait sa mamie, passa le plus clair de son enfance chez ses grands-parents dans le bas du village. Dès ses devoirs achevés sous l'œil bienveillant mais intransigeant de sa grand-mère, elle avalait une gaufre maison et toujours en quête d'aventures et de découvertes, filait retrouver les enfants du voisinage dans les champs et forêts alentour, entre barbelés et cabanes improvisées. Louise et Jean, ses grands-parents maternels, veillaient cependant au grain. Souffrant d'asthme depuis ses premiers pas, Anna était bien incapable d'estimer le nombre de fois (*peut-être un millier, peut-être plus*) qu'elle avait entendu la question : « Tu as bien pris ton inhalateur ? » Première de classe, abonnée aux bons points et aux récompenses, Anna faisait le bonheur de ses instituteurs et la fierté de ses parents, qui ambitionnaient le meilleur pour elle. Et après une scolarité sans le moindre impair, malgré une passagère crise de confiance au lycée vite dissipée par sa relation naissante avec Paul, son premier petit copain, Anna intégra une fameuse école de commerce parisienne, et emménagea dans une chambre de bonne du Quartier Latin. Un déracinement, un déchirement aussi vis-à-vis de Paul, mais une absolue nécessité à écouter ses parents qui semblaient depuis des années déjà ne plus s'accorder qu'à son sujet. Le luxe, elle y atterrit lors d'un stage obligatoire, payé au lance-pierres, qu'elle trouva grâce à sa mère et son épais carnet d'adresses. Un peu par hasard donc, Anna passa son été 2012 à conseiller et servir des Parisiennes branchées et des touristes émerveillées dans la rutilante boutique des Champs-Élysées d'une célèbre marque de cosmétique. Un choc des mondes ? Bizarrement non.

Très appréciée de tous pour son professionnalisme jusqu'au bout des doigts, sa vivacité d'esprit et sa joie de vivre communicative, on lui proposa dans la foulée du stage un contrat

d'apprentissage pour renforcer les équipes marketing du siège. Et sans même presque y réfléchir, elle signa son contrat dans leurs luxueux locaux du 16e arrondissement, récemment inaugurés en grande pompe et qui devait leur design à un architecte japonais en vogue. « Une opportunité pareille, ça ne se refuse pas ! », avait de toute manière décrété sa mère autour du déjeuner dominical. L'expérience au siège s'avéra très formatrice sur beaucoup de plans, mais Anna aimait le terrain, être au contact des gens, les écouter, leur conseiller tel ou tel parfum, tel ou tel vernis. « Bien dans ses escarpins, bien dans sa tête », se plaisait-elle à penser, lorsqu'une cliente quittait « sa » boutique le sourire aux lèvres. Après deux années en tant qu'adjointe dans une petite enseigne parisienne d'un arrondissement périphérique, on lui en confia la responsabilité. Et depuis bientôt trois années, elle se démenait dans ce temple du bon goût à la française, où elle parvenait à insuffler un petit quelque chose de très personnel, une énergie, un supplément d'âme qui ne saurait figurer dans aucun cahier des charges marketing aussi détaillé soit-il. Les clientes ne s'y trompaient d'ailleurs pas et les résultats de la boutique progressaient solidement d'année en année, portés par un bouche à oreille qui dépassait largement les contours du seul 17e arrondissement. Des performances remarquables qui ne passaient pas inaperçues au siège, à tel point que Madame de Laroussilhe, la responsable régionale qui chapeautait l'Île-de-France d'une véritable main de fer dans un gant de velours, lui avait même évoqué, au détour d'un café, l'hypothèse de prendre la direction d'une des plus grandes boutiques de la capitale. Une incroyable promotion pour une collaboratrice aussi jeune, Anna n'avait pas encore soufflé ses trente bougies.

Bien placée au cœur de l'assistance, Anna agitait discrètement son bloc-notes pour s'éventer, et regardait amusée ses collègues commerciaux et marketeurs venus de toute l'Europe de l'Ouest piquer du nez lorsqu'ils ne suiaient pas à grosses gouttes. *C'est pas des chapeaux de paille brodés qu'ils auraient dû nous offrir en goodies, mais des éventails...* Au lendemain d'une intense journée d'excursion dans les premiers contreforts arides de l'Atlas, ponctuée d'une balade à dos de dromadaire dans la palmeraie et

d'un dîner bien arrosé dans un ancien palais du cœur historique de Marrakech privatisé pour l'évènement, les présentations s'enchaînaient. Sans discontinuer, les Directeurs des différentes lignes de produits se relayaient, PowerPoint à l'appui, dans la moiteur de la salle de séminaire du classieux riad qui les accueillait, l'occasion de s'autocongratuler des résultats de l'exercice écoulé et d'évoquer avec appétit les perspectives florissantes du groupe pour l'année à venir.

En milieu de matinée, Anna et le reste des forces vives présentes profitèrent d'une brève respiration<sup>1</sup> et d'un encas bien mérité. Autour de la piscine, les cadres plus si dynamiques rechargeaient leurs batteries en glucose jusqu'au déjeuner en dégustant cornes de gazelle, baklavas et autres pâtisseries locales toutes plus caloriques les unes que les autres, le tout accompagné de thé à la menthe, servi avec maestria par une ribambelle de serveurs tirés à quatre épingles.

Après quelques années de bons et loyaux services, et autant de réunions exotiques, Anna connaissait déjà nombre de collaborateurs. Contrairement à la majorité de ses collègues, Anna, d'un naturel très sociable, s'efforçait autant que possible de déjeuner avec de nouvelles têtes. Au déjeuner justement, en plein échange sur la nouvelle gamme de cosmétique et son accueil par le public européen, elle buta à l'évocation du plat principal.

— Excusez-moi, vous avez bien dit du « pigeon » ?

— Tout à fait Madame, lui confirma le souriant serveur, en opinant du chef.

— Vous ne connaissez pas la pastilla de pigeon ? Goûtez, vous ne le regretterez pas, croyez-moi, l'encouragea sa voisine espagnole en lui tapotant sur la main.

D'abord hésitante, elle scruta le reste de la tablée qui enfournait de grandes bouchées, et se lança à son tour. *Alea jacta est, chères papilles...*

*Si l'on m'avait dit qu'un jour, je mangerais du pigeon...* Après les cafés et thés à la menthe de rigueur, Anna, satisfaite de sa dernière expérimentation culinaire, reprit place pleine d'entrain

---

<sup>1</sup> Enfin, façon de parler dans les premières grosses chaleurs de l'été marocain...

dans la principale salle de conférence. Elle profita d'être parmi les premières pour s'installer non loin des grands ventilateurs dépêchés pour l'après-midi. Au menu : un module sur le « Team Building ». Très sensible à l'humain et à l'harmonie dans le travail, Anna avait, à sa nomination à la tête de la boutique, épluché des pans entiers de la littérature afférente aux questions de management d'équipes et de leadership et même pris part à plusieurs formations en ligne sur la thématique. Autant dire qu'elle affectionnait tout particulièrement ces parenthèses focalisant sur le « savoir-être » au-delà de tout « savoir-faire », et qui l'éloignaient pour un temps du diktat somme toute pesant des chiffres et autres objectifs.

En à peine quelques mots, l'orateur, à l'accent chantant du Sud de la France et à la barbe touffue de hipster parisien, captura l'attention des rangées de collaboratrices dans l'indifférence masculine la plus totale. Après avoir retracé les grandes lignes de son parcours, il proposa d'entrer dans le vif du sujet par un drôle d'exercice.

— Ce que je vais vous demander pour commencer va peut-être vous paraître curieux, dérangent ou bien même complètement inutile, mais je vous demande de jouer le jeu avec un maximum de sérieux. Je peux compter sur vous ?

Dans l'assistance plongée en pleine digestion, de timides et haut perchés « oui » ainsi que des hochements de tête accueillirent la proposition.

— Très bien. Je vous invite maintenant à regarder autour de vous et à identifier une personne que vous ne connaissez pas ou peu. Et à mon top, je vais vous demander de fixer cette personne dans les yeux pendant une minute, sans détourner le regard, en vous concentrant sur les émotions qui vont vous traverser et en essayant de lire ce qui se passe chez l'autre. Je vous laisse quelques secondes pour trouver votre partenaire...

Un brouhaha de fond s'éleva alors dans la pièce. Les têtes s'agitèrent dans tous les sens à la recherche d'une paire d'yeux cobayes, alors que des sourires ou quelques mots scellaient ces fugaces unions.



— OK ? Tous les binômes sont désormais formés ? Levez le bras sinon... Aucune main en l'air ? Parfait, on est donc parti pour soixante secondes dans... maintenant...

Tous se mirent alors à se dévisager, et aussitôt un profond silence enveloppa la pièce, comme lorsqu'une enceinte sportive se plonge dans le recueillement pour honorer la mémoire d'un disparu. Mais très vite, les premiers sourires apparurent chez les collaborateurs se rappelant le jeu de leur enfance « Je te tiens, tu me tiens, par la barbichette... », tandis que d'autres regards dévièrent de leur cible, gênés par cette inhabituelle promiscuité, gêne qui pour certains prit la forme de rires nerveux. Un flot d'émotions disparates, évolutives et singulières traversa les plus assidus, et cette inévitable question : « Regarde-t-on jamais quelqu'un avec cette intensité pendant toute une minute, qui plus est un inconnu ? ». Cette question, Anna ne se la posa pas.

À en croire le badge sur sa poitrine, l'inconnu d'Anna se prénomait Felipe, un employé madrilène, au charme aussi développé que sa pilosité. En se mettant en quête d'un partenaire, elle avait immédiatement croisé son regard et ses jolies fossettes en forme de point d'interrogation. Elle le connaissait de vue, mais ne lui avait encore jamais adressé la parole. *Banco*. Dans l'attente du « go » de l'intervenant, ils échangèrent un furtif sourire. Puis, vint le top départ.

Anna se plongea dans ses yeux couleur noisette, et tenta de lire ce qui pouvait bien se cacher derrière ce regard aussi doux que pénétrant. Mais rien ne filtrait. Seule une drôle d'étincelle brillait sur ses pupilles. Aussi, elle abandonna très vite, après seulement quelques toutes petites secondes, pour se demander ce que son partenaire pouvait percevoir d'elle en la dévorant ainsi du regard. La respiration d'Anna se mit alors à balbutier, ses épaules à s'affaïsser. Elle rapetissait à vue d'œil sur sa chaise, et essaya une vaine diversion prenant la forme d'un sourire tout aussi gêné que charmant. Felipe demeura stoïque tel un Dieu grec, enfin ibérique. Comme prise au piège, Anna fuit un instant ses yeux inquisiteurs pour ses ballerines, mais en élève appliquée, reprit aussitôt le cours de l'intrigant exercice. Une inhabituelle sensation l'habitait, et au bout de quelques secondes à se triturer

les méninges, elle parvint à mettre des mots dessus. Une grande fragilité, oui, c'était de cela qu'il s'agissait, comme si toute l'assurance qu'elle dégagait dans sa boutique, dans sa vie de tous les jours, n'était en réalité qu'une façade, un trompe-l'œil. Face à ce complet inconnu, elle se sentit vide, terriblement vide. Comme si tout ce qu'elle avait construit jusque-là s'apparentait à un château de cartes sur le point de s'écrouler. Son cœur s'emballa à cette pensée. Il cognait contre sa poitrine, prête à exploser sous les coups de butoir. À deux doigts d'attraper sa Ventoline, Anna n'attendait désormais plus qu'une chose, la libération du gong final, lorsqu'elle sentit poindre autre chose en elle. À cet instant précis, elle ressentit comme une irrésistible attirance pour ce bel Hidalgo qui emprisonnait son regard et la mettait à nue. Une forme de syndrome de Stockholm d'un genre nouveau. L'idée même d'être attirée par un autre homme que Paul la meurtrit au plus profond de sa chair et la dégouta. Au bord des larmes, elle fût sauvée par l'intervenant, et prétexta aussitôt une envie pressante pour quitter l'assistance en catastrophe.

Hoquetant, recluse seule dans les toilettes, en tête-à-tête avec son trouble passager, Anna manqua le partage d'expérience de ses collaborateurs et la conclusion du coach à l'origine de ce curieux exercice.

— Dans la vie, vous voyez, il est selon moi très important d'oser se montrer aux autres tels que nous sommes réellement, c'est-à-dire avec nos qualités mais aussi nos défauts, avec nos forces mais aussi nos faiblesses. Au cours de cette minute, vous avez peut-être éprouvé un certain malaise, une certaine vulnérabilité par rapport au regard de l'autre, à son éventuel jugement, mais croyez-moi, notre capacité à réellement rentrer en contact avec d'autres êtres humains et à développer des relations épanouissantes est à ce prix.

Dans les rangs, certaines acquiescèrent avec ardeur, d'autres opinèrent timidement, alors que d'autres enfin soufflèrent en détournant à nouveau le regard sur leur téléphone portable.

— Et maintenant, après avoir fait l'expérience de votre vulnérabilité, je vous propose d'embrasser cette perte de contrôle et d'apprendre à lâcher prise. Et pour cela, rien de mieux que de

se laisser tomber, au propre comme au figuré, et de faire confiance à l'autre pour vous rattraper...

## 2.

Lors du dîner de clôture, Anna effleura à peine son tajine de poulet malgré les alléchants effluves. Depuis plusieurs heures, une boule à l'estomac la tiraillait, des spasmes qui en d'autres circonstances l'auraient à coup sûr pliée en deux de douleur. Mais pas là. Ici et maintenant, il s'agissait de faire bonne figure et de se montrer sous son meilleur jour.

À l'apéritif, elle s'était d'ailleurs platement excusée auprès de sa responsable régionale pour son départ soudain lors de la session de Team Building.

— Je ne comprends pas, je n'ai pas dû digérer le pigeon de ce midi..., plaisanta-t-elle.

— N'en parlons plus ma chère, trinquons plutôt.

Leurs coupes s'entrechoquèrent, et elles plongèrent le bout de leurs lèvres dans les bulles de ce champagne de premier plan.

— En tout cas, sachez que vous m'avez fait une sacrée frayeur !

— Ah bon ?

— Oui. Si vous saviez comme je suis soulagée de vous voir boire. Malgré votre taille de guêpe dans cette robe qui, soit dit en passant, vous va à ravir, j'ai craint à un moment que vous m'avez fait un enfant dans le dos.

Son rire pourtant tout en retenue résonna puissamment aux oreilles d'Anna, avant d'insister sur le fait que le Groupe comptait beaucoup sur elle.

La maternité, tout l'entourage d'Anna l'y poussait, des premiers cas parmi ses plus proches amies aux tendres et récurrentes allusions de ses grands-parents. Sans oublier le désir pour l'heure réfréné de Paul de fonder une famille avec celle qui partageait son quotidien depuis plus de dix ans. Un véritable consensus donc ou presque. La mère d'Anna nourrissait pour sa fille d'autres desseins dans l'immédiat, se refusant aussi bec et ongles à endosser l'étiquette de « mamie ». Sa responsable pouvait dormir sur ses deux oreilles, la jeune femme aimait sa vie ainsi. Pourquoi changer ? Et puis, elle avait tout le temps. *On n'est*

*plus au XXe siècle, où femme et études supérieures ne faisaient pas bon ménage...*

Malgré ses efforts et son sourire de façade, Anna se tint pour une fois en retrait des badinages qui animèrent le dîner ce soir-là.

— À chaque séminaire, c'est pareil, je reviens avec deux bons kilos de trop, se plaignait, avant une nouvelle bouchée, une représentante commerciale du sud-est de la France qui rentabilisait sans mal son onéreux abonnement en salle de sport.

— Certes, mais y'a pas à dire, on mange bien. Ce tajine est à tomber ! répliqua Marc, un commercial à l'argumentaire aussi efficace que son coup de fourchette.

À quelques sièges de là, les yeux dans le vague, Anna ne cessait de se remémorer la profonde sensation de vide éprouvée plus tôt dans l'après-midi. *C'est ridicule ! J'ai tout ce dont une jeune femme peut rêver, non ? Un homme qui l'aime par-dessus tout, une carrière prometteuse, des amis, une famille... Non vraiment, que demander de plus ? Allez, Anna, fais-moi plaisir, ressaisis-toi ! Quelle image vas-tu donner !*

— Tu ne touches pas à ton plat, Anna ? demanda Marc.

— Euh non, sers-toi si tu veux. J'ai comme un nœud à l'estomac depuis ce midi. Et puis, comme ça, cette pauvre bête ne sera pas morte pour rien...

— Pour ça, tu peux compter sur moi ! affirma le gourmand gourmet en échangeant déjà leurs assiettes.

Quelques heures plus tard, les tables étaient débarrassées, les barmans avaient troqué les théières pour les magnums, et la soirée battait son plein dans une effervescence arrosée mais dans l'ensemble mesurée. Seuls quelques stagiaires et autres jeunes collaborateurs oublièrent à la faveur des bulles le contexte professionnel et ses exigences. Sur le dancefloor improvisé, les longs cheveux d'Anna virevoltaient avec poésie au son d'une entraînante musique électronique. Magie de la danse ou de la méthode Coué<sup>2</sup>, les spasmes disparaissaient au fil des morceaux

---

<sup>2</sup> Le corps ou l'esprit, l'équivalent humain de l'éternel débat de l'œuf ou de la poule...

au profit de son indécrottable sourire. Un sourire qui accompagnait ses envoûtants déhanchés et illuminait désormais la chaude nuit marocaine. Et après deux nouveaux rocks endiablés, elle s'éloigna, le temps pour elle de reprendre son souffle et de se désaltérer. Comme dans un état second, presque en transe, elle se recoiffait tant bien que mal sur le chemin du bar lorsqu'elle percuta de plein fouet un corps sur sa route. Elle s'excusa en relevant la tête et découvrit un faciès amusé. Celui de Felipe.

— Vous passez votre temps à vous excuser séniorita, la taquina-t-il.

Anna se défendit mollement en fuyant à nouveau son pétillant regard.

— En tout cas, vous avez l'air en bien meilleure forme...

— Oui, désolée... euh pardon... Bref... Je ne sais plus trop quoi dire. Ne m'en voulez pas pour tout à l'heure. Entre la chaleur, la digestion...

— Ne vous excusez pas, je comprends, dit-il en effleurant de sa paume l'épaule dénudée d'Anna, avant de commander deux mojitos de l'autre main.

Dans l'attente des cocktails, Felipe la dévorait du regard, question d'habitude.

— D'autant que c'était quand même une drôle d'expérience, non ? reprit-il dans un très bon français hérité de sa mère.

— Oui, c'était... intéressant, disons.

— Intéressant oui, mais pas que. Je ne sais pas vous, mais pendant ces quelques secondes, j'ai senti quelque chose de fort, comme si nous étions... quel est le mot déjà... connectés. Comme si sans même échanger un seul mot, le courant passait entre nous... Oui, c'est tout à fait ça, c'était électrique !

Anna s'abstint de tout commentaire, mais ses joues rosies parlaient pour elle. Les mojitos étaient arrivés, et de gorgée en gorgée, elle buvait les paroles de Felipe, littéralement suspendue à ses lèvres.

— Sinon, je n'ai pu m'empêcher de vous voir danser tout à l'heure. Vous bougez vraiment bien Anna, la complimenta-t-il en posant sa main sur son avant-bras.

— Merci, bredouilla-t-elle en dégageant son bras pour se passer la main dans les cheveux. J'aime beaucoup danser, même si je n'en ai malheureusement que trop peu l'occasion. Vous dansez ?

— C'est une invitation ?

Felipe laissa volontairement un blanc avant de poursuivre.

— Disons que je me défends, lâcha-t-il dans un sourire sans équivoque et tellement assuré.

Au beau milieu de leur nouveau cocktail, Felipe la saisit par la main et la tira vers la piste. Dans l'air flottaient les premiers accords de l'air latino du moment qui trustait le top des charts, et invitait l'Europe et le Monde à se trémousser en cadence. Anna traîna des pieds, prétexta même une soudaine fatigue, mais l'inertie et son goût pour la danse l'emportèrent. Et une fois sur la piste, leurs deux corps s'animèrent comme dans une harmonieuse conversation, se répondant l'un à l'autre sans fausse note, comme s'ils avaient passé des jours à répéter ces quelques pas. À tel point que très vite, les collaborateurs noctambules encore présents relevèrent la tête pour admirer la maestria de ce pas de deux, qui se clôtura par des applaudissements fournis.

Tout émoustillée, Anna fila s'asseoir à une table non loin. Haletante, elle sentait cogner son cœur jusque dans sa tempe, lorsque Felipe revint à la charge, armé cette fois de deux coupes. Comme plus tôt dans la journée, le silence était de mise. Ils se sourirent un peu bêtement, et Felipe posa sa main droite sur la joue désormais rouge tomate d'Anna et sans tergiverser une seconde de plus, il déposa ses lèvres sur les siennes. Sentant l'excitant contact de sa barbe sur sa peau, Anna lui rendit fougueusement son baiser l'espace de quelques intenses secondes. Un moment de pur abandon jusqu'à un violent mouvement de recul. Il tenta alors de lui prendre la main, mais elle le gifla sans ménagement, et prit la poudre d'escampette.

Sur le chemin de sa chambre, elle s'essuya énergiquement les lèvres, comme un meurtrier efface ses empreintes sur les lieux d'un crime, et cracha à plusieurs reprises dans l'herbe l'arrière-goût de trahison gisant dans sa gorge. Elle courut dans les escaliers et ne s'arrêta qu'à sa porte qu'elle referma à bout de

souffle avec fracas. À l'abri, elle inhala une grande pulvérisation, s'affala sur le lit et se mit à sangloter. *Mais bon sang, que t'arrive-t-il aujourd'hui ma pauvre Anna... ?*